

LISTE 15 : MARIA LOBODA

Dans le cadre de sa proposition personnelle pour le stand de la galerie à LISTE, Maria Loboda propose un ensemble de nouvelles œuvres peuplant un intérieur imaginaire. Cette « chambre » est remplie de motifs repris dans des systèmes de conventions hétérogènes, puisés dans l'Art Déco ou encore dans l'alphabet ougaritique. Par l'utilisation du motif décoratif en tant que signe, elle met ainsi à l'épreuve l'émanation du sens. C'est en s'appropriant progressivement des codes utilisés par l'artiste que l'observateur les arrache à leur sourde immobilité – et qu'il découvre un univers idéal et tautologique où la forme et le sens ne feraient qu'un.

Historiquement, la décoration a joué un rôle ponctuel mais néanmoins décisif dans le projet avant-gardiste du prolongement de l'art dans la vie de tous les jours. Cet intérêt pour l'élément « pauvre » des Beaux-Arts vise à introduire l'art dans le quotidien et le quotidien dans l'art. La réversibilité de l'argument est ce qui le rend effectif : l'art ne serait plus une représentation de la vie, mais une force active dans la vie. L'opération en sens inverse – le prolongement de la vie dans l'art - fut également vérifiée : certaines tendances des arts décoratifs ont cherché à assumer ce rôle créatif en produisant des esthétiques inspirées par une discipline de la forme. C'est cette fusion entre le décoratif et l'artistique que Maria Loboda reprend et transgresse à la fois.

Historiens de l'art mis à part, qui est pleinement conscient de la bataille livrée par Adolf Loos contre l'ornement, au profit du mur blanc qui à présent fait office de loi ? C'est pourtant lui qui environne le spectateur et fournit l'horizon laiteux sur le fond duquel les œuvres se donnent à voir dans le white cube de l'espace d'exposition. Et c'est lui aussi qui constitue une des œuvres de l'artiste. En lisant ces mots – ou le cartel de l'œuvre – le spectateur apprend que les murs sont revêtis de la couleur du cosmos (déterminée en 2002 par une équipe d'astronomes de la Johns Hopkins University). Au risque de rendre l'œuvre invisible (il s'agit d'un blanc légèrement teinté de beige), Maria Loboda la surcharge de sens pour en obstruer la présence. Soumise à une condition de liminalité (et révélant par ce biais le comique de la trouvaille des astronomes américains) la paroi neutre du white cube arbore la luminosité moyenne de l'univers. Aussitôt informé, le spectateur évalue l'énergie condensée de cette peinture cosmique asservie à la décoration et perçue du coin de l'œil. Dans cette optique, plus visible mais tout aussi impalpable, un ensemble de trois rideaux porterait la même charge énergétique. Leurs motifs reprennent des symboles de l'Art Déco représentant des énergies qui, combinées (le dynamisme, la violence et la nervosité) stimuleraient une sensation de modernité. Une fois tirés, les rideaux dévoilent trois "sculptures verbales" denotant trois objets perdus par Freud lors de son déménagement à Londres et qui ne manquent pas de nous faire associer la modernité et la sur-interprétation, l'oubli et l'acte manqué.

En revanche, l'œuvre « Concrete et abstract thoughts » est potentiellement mobile dans l'espace, quoique tributaire, elle aussi, d'un univers pictural. Il s'agit d'un paravent où s'inscrit l'expression hégélienne pensées concrètes et abstraites écrite à l'aide de l'alphabet ougaritique. Datant du XVe siècle av. J.-C, celui-ci est un des premiers alphabets connus, qui contribue à l'abandon de l'idéogramme au profit du graphème. C'est dire que le langage écrit s'abstient de toute ambiguïté imagée pour privilégier la littéralité du son et de son signe correspondant. Maria Loboda place l'œuvre dans un contexte de tautologie et non pas de représentation, faisant en sorte que l'œuvre s'énonce elle-même quoique de façon inintelligible. En pouvant délimiter et cloisonner, ce paravent rend concrète une pensée abstraite de l'espace, comme son intitulé l'indique. Mais cet énoncé pourrait même s'appliquer au projet dans sa globalité. Il peut définir toute pensée de l'image abstraite, qu'elle se donne la condition de visibilité

de la peinture ou de la presque invisibilité du motif décoratif : un tableau est l'interface bidimensionnel entre l'abstrait et le concret, deux facteurs interchangeables entre la pensée et la matière selon notre conception du monde (matérialiste, idéaliste, etc).

Cependant que l'environnement proposé est aussi muet que chargé, une projection de diapositives apporte une clé critique pour appréhender le travail. La même image se répète – l'artiste se tient dans la même position que Romi Schneider, protagoniste du fil de Luchino Visconti 'Il Lavoro'. Seul le document posé par terre change à chaque reprise, faisant défiler des motifs conçus par Sonia Delaunay. Eveillant le souvenir de ces erreurs de scénographie dans les films, où un élément inexistant dans l'image antérieure apparaît par erreur, l'œuvre suggère le mouvement du motif tandis que le contexte demeure obstinément inchangé, y compris le personnage. Le mouvement de l'image et l'immobilité du contexte engagent une réflexion sur la présence statique des formes qui nous entourent, véhiculant des messages de force et d'action qui ne trouvent pas toujours un écran où leurs contours peuvent se ranimer. Toutefois, la succession des œuvres de Delaunay souligne la différence capitale des motifs : chaque image affecte différemment l'attitude nonchalante et introspective du personnage. Et la tentation de l'interprétation se profile, invariablement, même si, pour paraphraser Henri Focillon, la forme ne signifie pas, elle se signifie.

LISTE 15 - THE YOUNG ART FAIR, BASEL
BOOTH 0/1/2

15.6.2010 - 20.6.2010
OPENING 14.6.2010

BURGWEG 15, 4058 BASEL
TEL DURING THE FAIR: +33 660 70 90 22